

La rivière *aux adieux*

LISE BERGERON

1. Le pardon

roman

LES ÉDITIONS JCL 

La rivière
aux adieux

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Bergeron, Lise, 1947- , auteure
La rivière aux adieux / Lise Bergeron
Sommaire: tome 1. Le pardon
ISBN 978-2-89431-645-0 (vol. 1)
I. Bergeron, Lise, 1947- . Pardon. II. Titre.
PS8603.E684R58 2019 C843'.6 C2018-942506-7
PS9603.E684R58 2019

© 2019 Les éditions JCL

Illustration de la couverture: Xin Ran Liu

Les éditions JCL bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition
LES ÉDITIONS JCL
jcl.qc.ca

Distribution au Canada et aux États-Unis
MESSAGERIES ADP
messaging-adp.com

Distribution en France et autres pays européens
DNM
librairieduquebec.fr

Distribution en Suisse
SERVIDIS/TRANSAT
servidis.ch



Suivez Les éditions JCL sur Facebook.

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

LISE BERGERON

La rivière
aux adieux

1. Le pardon

LES ÉDITIONS JCL 

De la même auteure
aux Éditions JCL

Le destin d'Éva, 2014

Pour l'amour de Marie, 2015

*À Samuel et Antoine,
mes deux adorables petits-fils*

1

Saint-Alban, 19 avril 1894

Assis près de la fenêtre, son vieux chat dormant sur ses genoux, Aubert Bastien fumait paisiblement sa pipe. Après le chapelet en famille, il avait mis les deux plus jeunes au lit pendant que Lucille, sa chère épouse, aidait Jeanne, leur fille aînée, à faire ses devoirs.

Les yeux mi-clos, il savourait en rêvassant cet instant de quiétude qui n'appartenait qu'à lui.

Au cours de la journée, les garçons, âgés de trois et quatre ans, s'étaient conduits comme de vrais diabolins, mettant la patience de leur mère à bout. Les deux garnements avaient gâché sa lessive en se suspendant aux draps pour se balancer. Les épingles à linge n'avaient pas tenu le coup, et ils s'étaient retrouvés tête première dans la boue. En plus de relaver les draps, sa femme avait dû nettoyer les coupables ainsi que leurs vêtements. Malgré leurs supplications, elle les avait enfermés dans leur chambre pour le reste de l'après-midi, en leur promettant toute une correction quand leur père reviendrait du travail. En voyant leurs minois chagrinés et leurs grands yeux suppliants, blottis l'un contre l'autre, attendant le châtimement, il avait éclaté de rire. Comme mus par des ressorts, les chenapans s'étaient précipités vers lui. Incapable de leur résister, il leur avait tendu les bras. Sa belle Lucille avait quelque peu ronchonné :

— Ce n'est pas comme ça que tu vas leur apprendre à obéir. Je leur avais dit d'aller jouer plus loin, mais ils ne m'ont pas écoutée.

— C'est juste des enfants, avait-il répliqué. Ils ont bien l'temps d'apprendre à être sages. Laisse-les s'amuser un peu.

D'une voix irritée, sa femme l'avait sermonné :

— On voit bien que ce n'est pas toi qui t'échines à longueur de journée pour faire le ménage, le lavage, le repassage, les repas, et qu'en plus, tu doives recommencer parce que deux jeunes malapris ont saboté ton ouvrage.

Aubert avait senti que son épouse avait atteint la limite de sa patience. En déposant un léger baiser dans son cou, il lui avait suggéré :

— On va coucher les enfants de bonne heure, et tu verras comment je vais te faire retrouver ta bonne humeur.

Sa proposition avait été rejetée sans même un fragile espoir de négociation. Sa femme avait dardé sur lui un regard furibond et s'était mise à brasser la soupe en marmonnant :

— Si tu penses que tu peux tout arranger en me faisant des mamours, ben tu te trompes, Aubert Bastien !

Pendant un long moment, il était demeuré derrière elle à la contempler. Lucille possédait tous les attributs pour faire perdre la tête à n'importe quel homme digne de ce nom. Sa beauté avait atteint son apogée à la suite de la naissance des garçons. Sa peau était devenue douce comme du satin, ses hanches plus rondes et ses seins s'étaient alourdis. Ses longs cheveux bruns tressés et relevés en chignon, avec quelques mèches rebelles lui tombant sur le front, la rendaient encore plus désirable. À la seule pensée de

ce corps magnifique vibrant entre ses bras, il avait dû s'éloigner rapidement afin de dissimuler son trouble à Jeanne qui, sans bruit, venait d'entrer dans la cuisine.

En pensant à sa fille unique, Aubert cessa le va-et-vient de la berceuse. Sans brusquerie, il déposa le gros minet par terre. En bâillant, il se leva pour aller vérifier si tout allait bien dans la chambre des enfants. Malgré le grincement de la porte, personne ne bougea. Les trois occupants dormaient à poings fermés. Les garçons partageaient le même lit, situé au fond de la pièce, près de la fenêtre. À pas de loup, hésitant dans l'obscurité, il s'approcha pour relever la couette qui avait glissé par terre, laissant leurs petits corps exposés à la fraîcheur de la nuit. Un simple rideau les isolait de l'espace exigu qu'occupait leur sœur aînée. Le père posa un regard rempli de tendresse sur sa grande fille qui allait bientôt fêter ses quatorze ans. Pendant dix ans, cette enfant avait été la seule à occuper son cœur. Malgré tout l'amour qu'il ressentait pour ses fils, Jeanne était demeurée sa préférée. Pour sa fille il rêvait d'une belle vie tissée selon les désirs qu'elle nourrissait. Intelligente et délurée, sa grande n'aurait aucune difficulté à réaliser son ambition de devenir maîtresse d'école.

La fillette reposait sur le dos, un bras levé au-dessus de la tête et l'autre replié sur son ventre. On pouvait ainsi voir la marque de naissance en forme de cœur qu'elle avait sur sa main droite. C'est à peine s'il pouvait détecter le mouvement de sa respiration, tant il était léger. Une vague de souvenirs l'envahit. Lorsque la sage-femme lui avait remis ce minuscule être humain dans les bras, il avait senti une telle joie que le cœur avait failli lui arrêter. Pendant les premiers mois de sa vie, il passait de longs moments à la contempler dans son berceau, anxieux de voir apparaître sur ses lèvres le doux sourire dédié aux anges qui veillaient sur son sommeil.

Délicatement, Aubert déposa un baiser sur le front de sa fille endormie.

— Tu grandis trop vite, ma toute belle. Si je pouvais t'enfermer quelque part pour te protéger des tourments qui vont inévitablement te tomber dessus, je n'hésiterais pas une minute, murmura-t-il.

Sans bruit, il quitta la pièce en laissant la porte entrouverte derrière lui, permettant ainsi à la chaleur du poêle de se rendre jusqu'à ses enfants endormis. La veille, sa femme lui avait annoncé que Jeanne était maintenant devenue une grande fille, ce qui signifiait qu'il devrait éviter à l'avenir d'être trop démonstratif dans ses gestes d'affection. Cette barrière qui séparait un père de sa fille était d'une cruauté sans nom, comme si on voulait le punir d'être un homme. Hier encore, il l'avait bercée comme tous les soirs depuis le jour de sa naissance. C'était la première fois aujourd'hui qu'il lui avait refusé le refuge de ses bras avant d'aller au lit. Devant son rejet, Jeanne l'avait regardé, les yeux remplis d'étonnement. La veille, sans aucune explication autre qu'elle n'était plus une petite fille, sa mère lui avait défendu de s'asseoir sur les genoux de son père, mais ce soir, elle avait oublié. Et lui n'avait pas le droit d'en discuter, ce sujet étant réservé aux femmes.

— Une autre pipée et après je vais me coucher, marmonna-t-il en frottant une allumette contre les barreaux de la chaise berçante avant de s'y rasseoir.

Les yeux mi-clos, il aspira avec délice une interminable bouffée, qu'il rejeta par la suite en de longues volutes qui se dissipèrent vers le plafond. Fumer sa pipe était un agrément qu'Aubert se permettait lorsqu'il était seul. C'était durant ces moments paisibles qu'il mettait en ordre tous les éléments qui gravitaient dans son quotidien. Très tôt, il avait appris à régler sans attendre tous les aléas que la vie mettait sur son chemin. Pour le moment, tout était au beau fixe, sauf peut-être que le temps passait trop vite. Il n'y avait

pas que sa Jeanne qui se transformait en femme, il allait lui, Aubert Bastien, fêter ses quarante-cinq ans dans quelques mois ; presque la vieillesse. Depuis l'âge de douze ans qu'il travaillait, d'abord sur la ferme de ses parents, ensuite dans les chantiers à bûcher tout l'hiver dans des conditions presque inhumaines. Chaque printemps, il avait fait la drave sur la rivière Sainte-Anne jusqu'à l'an dernier, alors qu'il avait été nommé contremaître au moulin, dans le rang de la Rivière-Blanche. Les journées étaient longues, mais au moins, sa pauvre carcasse usée prenait un peu de répit.

Tout en réchauffant les draps, Lucille attendait son mari dans le but de s'excuser des paroles acerbes qu'elle lui avait servies avant le souper. Aubert travaillait très fort, elle n'avait pas le droit de l'enquiquiner ainsi, même si elle était au bout de son rouleau. Voyant qu'il retardait sa venue, elle quitta la douce chaleur du lit pour aller le rejoindre. L'odeur du tabac froid qui persistait dans l'espace lui révéla que son mari s'était encore une fois assoupi dans sa berceuse. Sur la pointe des pieds, Lucille s'approcha de l'homme avec lequel elle partageait sa vie depuis maintenant quinze ans, et qu'elle chérissait encore comme au premier jour. La tête penchée sur la poitrine, les mains nouées comme si elles étaient en prière, son mari dormait. Abandonné ainsi dans son sommeil, il lui paraissait vulnérable comme un enfant. Un frisson de tendresse lui chatouilla le cœur. D'un geste affectueux, elle posa sa main sur son épaule en lui soufflant à l'oreille :

— Viens me rejoindre dans le lit, je vais te réchauffer. Il fait froid ici, le poêle est en train de s'éteindre.

Aubert frissonna. Enfoncé dans son sommeil, il n'avait pas remarqué la fraîcheur qui régnait dans la pièce. Les membres engourdis, il s'étira en grognant :

— Retourne te coucher, je vais mettre quelques bûches dans le poêle, et j'arrive.

Péniblement, il s'extirpa de sa chaise et, d'une démarche raide, se dirigea vers le poêle en fonte qui trônait au fond de la grande cuisine. Il saisit un rondin dans la boîte à bois et, après avoir levé le couvercle du fourneau, il le jeta sur les braises rougeoyantes, qui libérèrent une volée d'étincelles. Pour plus de sûreté, il en ajouta deux autres; il fallait que la combustion dure au moins jusqu'à l'aube. Les enfants ne devaient pas avoir froid à leur réveil. Il leva les yeux vers la vieille horloge grand-père qui avait jadis appartenu à ses parents, trop tôt disparus. Comme pour réagir au regard qu'il posait sur elle, l'antiquité fit entendre sa sonnerie. Surpris, Aubert réalisa qu'il avait dormi plus d'une heure dans sa chaise. Lentement, une bienfaisante chaleur enveloppa l'espace autour de lui. Sa femme l'attendait dans le lit conjugal, et il savait qu'à son approche, elle tendrait vers lui ses bras dodus avec sur les lèvres un sourire invitant. Les petits différends ne durèrent jamais bien longtemps entre eux.

Aubert Bastien était un homme heureux. Il possédait sa propre maison, bien modeste, mais il ne devait rien à personne. Durant l'année précédant son mariage avec la ravissante Lucille Duclos, il l'avait construite lui-même, aidé à l'occasion par des voisins. Située dans la paroisse de Saint-Alban, près des berges de la rivière Sainte-Anne, la chaumière avait résonné des pleurs et des cris d'un nouveau-né un an à peine après leur union. Par un étrange destin, pendant dix longues années à la suite de la naissance de leur fille, Lucille n'était pas retombée enceinte. Et puis, soudain, au début de la quarantaine, deux garçons s'étaient succédé en l'espace d'à peine vingt mois. Ces grossesses rapprochées avaient épuisé sa femme qui, de peur de porter un autre enfant, se refusait à lui de plus en plus souvent, surtout depuis le début de sa ménopause. Elle ne le négligeait pas pour autant, la coquine avait plusieurs tours dans son sac pour le conduire jusqu'à l'extase.

Aubert éteignit le fanal qui, posé sur la table de la cuisine, éclairait l'endroit de sa nitescence bleuâtre. Connaissant parfaitement son chemin, il se dirigea vers la chambre à coucher d'un pas assuré, guidé par le scintillement de la bougie, que sa douce moitié avait allumée sur la table de chevet. Avant même de se glisser sous les draps, son corps réagit sans pudeur à la pensée des délicieuses caresses qui l'attendaient.

* * *

Aux premières lueurs de l'aube, Lucille fut réveillée par un petit corps frissonnant qui glissait ses pieds froids contre sa cuisse. Avec tendresse, elle enveloppa le jeune Constant dans ses bras. D'une voix douce, elle lui chuchota :

— Pourquoi as-tu enlevé tes bas de laine ? Tu as les pieds gelés. Et qu'as-tu fait de ton pyjama ?

Elle venait de se rendre compte que l'enfant ne portait que sa camisole et son caleçon.

— Lolo a fait pipi au lit, pleurnicha l'aîné des garçons. Je veux plus dormir avec lui. Je veux coucher avec vous et papa.

La mère de famille soupira tout en déposant un baiser aérien sur la joue de son tout-petit.

C'est vraiment le temps qu'ils aient chacun leur lit. Faudrait aussi que Jeanne puisse avoir sa chambre à elle. À l'âge qu'elle est rendue, elle aura besoin d'intimité. Je vais en parler à Aubert aujourd'hui même après le souper. Depuis le temps qu'il projette de rajouter une pièce à la maison, ce serait le moment de s'y mettre, songeait-elle en serrant dans ses bras son fils qui s'était rendormi.

Prenant garde de ne pas réveiller l'enfant, Lucille sortit du lit tout en le poussant près du dos de son père pour qu'il conserve sa chaleur. Avec célérité, elle s'habilla d'une longue jupe droite

en flanelle de couleur beige et d'un corsage assorti. Elle entoura ensuite ses épaules d'une écharpe de laine, tricotée des années auparavant pour garnir son trousseau de jeune mariée. Une fois hors de la chambre, elle s'empressa d'aller raviver la flamme dans le poêle avant que le reste de la maisonnée ne se lève. Devant le miroir accroché au mur près de l'évier, Lucille remonta ses longs cheveux bruns en torsade. Pendant quelques secondes, elle fixa son reflet dans la glace. Elle remarqua de fines ridules qui, sans pitié, se creusaient un chemin sur son front jusqu'à l'arête de son nez. En y regardant de plus près, elle découvrit aussi ses premiers cheveux blancs qui semblaient la narguer dans la furtive lumière du soleil levant. Impuissante devant le passage du temps, elle haussa les épaules d'un air résigné en murmurant :

— Ce n'est que le début, ma vieille. Tu fais mieux de t'y habituer.

Vigoureusement, elle activa la pompe à eau pour remplir une bassine, dans laquelle elle plongea ses deux mains, pour ensuite s'en asperger le visage. L'eau était glaciale, mais elle aimait cette sensation sur sa peau. De cette façon, elle se débarrassait des derniers vestiges du sommeil et se sentait prête à entreprendre une nouvelle journée. Une présence derrière elle la fit se retourner. Jeanne était là, toute souriante, tenant Laurent, dit Lolo, dans ses bras.

— Il avait fait pipi au lit. Je l'ai changé et j'ai enlevé les draps que j'ai mis au lavage, expliqua l'adolescente à sa mère.

— C'est bien, ma fille. Mets-le dans sa chaise haute et attache-le avec une ceinture. Comme ça, on va avoir la paix. Autrement, nous aurons ce vilain garnement dans les jambes, et Dieu sait ce qu'il est capable de faire. Ensuite, viens m'aider à préparer le déjeuner.

Jeanne essayait d'asseoir le garçonnet dans sa chaise, mais l'enfant se tortillait dans tous les sens en hurlant. À bout de patience, elle allait abdiquer lorsque son père arriva pour prendre les choses en main.

— Va aider ta mère, je m'occupe de lui.

Au son grave de la voix de son père, Lolo cessa sur-le-champ ses jérémiades. Candidement, il leva son regard mouillé vers lui, espérant un peu plus de compréhension de sa part. Aubert le prit par la main et lui souffla à l'oreille :

— Viens avec papa, on va aller voir s'il reste de la neige dehors.

Le duo se dirigea vers la fenêtre qui donnait sur la rivière Sainte-Anne. Aubert souleva son fils dans ses bras et lui indiqua en pointant son doigt vers l'est :

— Regarde, tu vois la lumière, là-bas, c'est le soleil qui se lève.

— Le soleil se lève parce qu'il veut plus faire dodo? demanda Lolo.

— C'est ça, tu as tout compris, répondit son père en riant.

L'homme et l'enfant demeurèrent ainsi à contempler l'horizon, jusqu'au moment où Jeanne vint les avertir que le déjeuner était prêt. Après avoir récité le bénédicité, la mère de famille distribua à chacun sa part, en commençant par son mari, assis au bout de la table. Ce matin-là, elle leur servait des *toasts* à la mélasse cuites sur le poêle, avec un thé très fort pour les adultes et du lait chaud pour les enfants. Sa première bouchée avalée, Aubert entama la conversation :

— Si ça continue comme ça, dans une couple de jours il ne restera plus une trace de neige malgré la quantité qui est tombée l'hiver passé. Je ne me souviens pas d'avoir déjà vu des chaleurs de même dans le mois d'avril. Au moulin, on commence à s'inquiéter. La crue des eaux est tellement forte cette année que certains parlent même d'un débordement de la rivière qui pourrait inonder les terres, et même le village.

— Ce ne serait pas la première fois que la rivière sortirait de son lit, répliqua sa femme.

— La neige venant des montagnes en haut de la grande chute, qui alimentait anciennement le moulin Gorry, a fondu trop vite, expliqua Aubert. C'est ça qui fait gonfler les eaux de la rivière. Je ne suis pas le seul qui craint une catastrophe. Une chance que le moulin est fermé depuis l'année passée.

— C'est quoi une catastrophe ? interrogea Constant, qui suivait avec intérêt la conversation des adultes.

— C'est quand de pauvres parents ont un petit monstre comme toi qui passe son temps à faire des mauvais coups, lui expliqua Jeanne sur un ton sérieux.

Toute la tablée éclata de rire, même Lolo qui battit des mains, faisant voler autour de lui une pluie de miettes collantes.

Une demi-heure plus tard, après avoir embrassé sa femme, Aubert Bastien quitta la maison pour se rendre à son travail dans le rang de la Rivière-Blanche, à environ cinq milles du village. N'ayant pas de moyen de transport, il rejoignait d'autres travailleurs devant l'église qui, comme lui, profitaient du chariot d'un mieux nanti, lequel exigeait une contribution minimale.

Il était à peine sept heures du matin, et déjà le soleil d'avril réchauffait l'atmosphère, tant et si bien qu'il retira son épais manteau qu'il plia sur son bras. La route était embourbée. De profondes ornières creusées par le passage des voitures tirées par les chevaux rendaient le trajet difficile. À deux reprises, il faillit s'étaler de tout son long dans la gadoue. Peu lui importait, le printemps était de retour, ce qui signifiait des jours de plus en plus longs, le parfum des fleurs, le bruissement des feuilles dans les arbres, le chant des oiseaux, les belles femmes vêtues plus légèrement.

En passant devant la maison de la veuve Colombe Latour, une succession d'images déferla dans ses souvenirs. Il revit le décolleté plongeant de la jolie dame, qui ne se gênait pas pour exposer aux yeux de tous ses charmes affriolants. Un jour de l'été dernier, il l'avait même aperçue se baignant dans la rivière, dans une tenue plus qu'indécente. Caché derrière un arbre, il avait pu admirer au travers du jupon mouillé qui lui collait à la peau, les secrets de sa féminité. Émoustillé, il se mit à siffloter, sans s'apercevoir qu'il était épié.

Tapie derrière les rideaux de la fenêtre de sa cuisine, Colombe Latour surveillait chaque matin le passage d'Aubert Bastien. Depuis deux ans maintenant, son mari qu'elle chérissait s'était éteint d'une crise cardiaque, un beau matin, sans crier gare. La ravissante veuve, de vingt-huit ans à peine, se mourait d'envie de ramener un homme dans son lit. Jusqu'à maintenant, elle avait dû se contenter d'Hubert Morneau, le vieux garçon du village, une sorte de géant au cœur tendre ; tous les autres mâles de la petite communauté étaient mariés, pères de famille et fidèles à leurs vœux prononcés devant l'autel. Il y avait bien sûr le curé, mais lui, c'était un intouchable. De toute façon, le seul qui lui plaisait vraiment au point d'en rêver la nuit, c'était Aubert Bastien. Chaque matin et chaque soir, lorsqu'il passait devant sa maison, elle en profitait pour admirer l'homme qu'il était : grand, costaud, les épaules larges avec des mains puissantes qu'elle imaginait courant partout sur son corps. Toutes les fois qu'elle l'avait croisé, à l'épicerie, à l'église, ou quand volontairement elle s'était mise sur sa route, son cœur s'était emballé devant son profond regard bleu qui semblait fouiller sous ses vêtements. Elle lui plaisait sans l'ombre d'un doute. Cet homme l'avait envoûtée. Elle cherchait un moyen de lui appartenir sans savoir que la cruauté du destin allait s'en charger.

* * *

Jeanne avait débarbouillé et habillé les garçons pendant que sa mère lavait la vaisselle. Cette tâche était la sienne chaque matin avant de partir pour l'école. L'adolescente adorait ses frères. Leurs gamineries l'amusaient. Elle leur pardonnait tout, même si, parfois, sa tolérance envers eux exaspérait ses parents. Enfant unique jusqu'à l'âge de dix ans, la fillette avait accueilli avec enthousiasme l'arrivée des poupons. Elle avait alors délaissé ses poupées pour dorloter les bébés qui, à leur tour, lui vouaient un amour inconditionnel. Elle achevait de tourner les boudins du benjamin lorsqu'elle entendit l'avertissement de sa mère :

— Ne retarde pas trop, si tu ne veux pas être en retard à l'école ! Je viens de voir passer l'attelage de M^{me} Labranche qui va reconduire sa fille !

— J'arrive, maman ! Encore une minute, je finis de peigner Lolo !

Sa corvée terminée, elle déposa un baiser sur le bout du nez du garçonnet.

— Si tu es bien sage aujourd'hui, je vais faire du sucre à la crème en revenant de l'école, lui souffla-t-elle à l'oreille.

Le visage rayonnant, le gamin s'enfuit en courant rapporter la promesse de sa grande sœur à son frère Constant qui, sans faire de bruit, s'amusait dans la chambre de ses parents. L'adolescente alla embrasser sa mère avant de partir pour l'école, comme elle le faisait tous les matins. Cette marque d'affection avait beaucoup d'importance pour Lucille, qui avait pleuré toutes les larmes de son corps lorsqu'elle avait confié pour la première fois sa petite fille chérie aux soins d'une étrangère. Par la fenêtre, elle suivit la mince silhouette de Jeanne jusqu'à ce qu'elle disparaisse de son champ de vision. En secouant la tête, elle murmura :

— Je suis mieux de m'endurcir avant que ce soit le tour des p'tits gars, autrement, je vais devenir folle.

Le silence qui régnait dans la maison la surprit tout à coup. En faisant volte-face, elle sentit son sang se glacer dans ses veines. Dans l'entrebâillement de la porte de la chambre à coucher, elle vit Constant qui mettait en joue son petit frère. L'enfant tenait dans ses mains le fusil de chasse de son père. À travers le brouillard qui s'était emparé d'elle, la mère affolée entendit une voix enfantine crier :

— Paf ! Paf !



Saint-Alban, 1894

Aubert et Lucille Bastien mènent une existence simple et bien rangée avec leurs trois enfants, en périphérie de Portneuf. Alors que l'avenir semble leur sourire, un événement tragique frappe soudain la région, mettant une fin abrupte à cette douce quiétude.

Sans avertissement, un terrible glissement de terrain se produit et force la rivière Sainte-Anne à sortir de son lit. Du coup, la maison familiale est anéantie, emportant avec elle Lucille et l'un de ses garçons. Endeuillé et déboussolé, Aubert connaît une période bien sombre, laquelle le conduira bientôt à sa perte.

Aux lendemains de la catastrophe, Jeanne fait face à des temps pour le moins difficiles. Comment dire adieu au passé et reprendre le cours de sa vie alors que s'enchaînent les orages ? Réussira-t-elle malgré tout à retrouver son chemin, voire à découvrir l'amour et goûter de nouveau au bonheur ?

Après avoir signé Le Destin d'Éva et Pour l'amour de Marie, Lise Bergeron présente ici le premier volet d'une saga bouleversante, écrite à la mémoire des gens de Saint-Alban où s'est produit l'un des plus importants glissements de terrain de l'histoire du pays.

